

59^{ème} café de géographie de Mulhouse
Café l'Avenue

Les Etats-Unis, des paysages emblématiques
Christian Montès
Maitre de conférences de géographie à Lyon II

28 mars 2012

Le dictionnaire nous apprend que le paysage est ce que l'œil peut embrasser d'un seul regard. Pourtant, la perception que l'on peut avoir d'un paysage est très subjective et chacun le perçoit et le regarde à sa manière à travers sa culture et son identité. Ainsi, les Appalaches sont-elles perçues de différentes manières. Le géographe le voit comme un exemple de relief particulier avec un réseau hydrographique en baïonnette. Le touriste y voit la "*Blue Ridge*", montagne bleue à certains moments de la journée. Enfin l'écologiste y dénonce une exploitation capitaliste des ressources locales qui détruit l'environnement. Ce regard peut prendre du recul et de la hauteur. On aperçoit alors une organisation de l'espace à travers l'appropriation du territoire par les Américains. Ce découpage géométrique que l'on retrouve à plusieurs échelles repose sur le principe du township. Les Etats-Unis ont été cadastrés à partir d'une loi de 1785 sous l'égide de Jefferson, avant d'être mis en valeur. Lire un paysage c'est donc ouvrir une porte vers une culture. C'est l'approche suivie par C. Montès à Mulhouse, qui nous a présenté, à travers un périple aux Etats-Unis, les paysages emblématiques de ce pays. Rédiger un compte rendu sur des images est une gageure. Aussi les informations sont-elles regroupées par thèmes. D'abord le paysage naturel qui est le premier qui nous vient à l'esprit. Mais les Etats-unis sont aussi un pays de villes, de très grandes villes. Enfin, le paysage est l'illustration d'une culture qui fait des choix et re-construit un passé. Les quelques photographies viennent accompagner le texte sont de C. Montès, sauf précision.



Document 1. Vue d'avion, le paysage des Grandes Plaines reflète l'appropriation du territoire dans un découpage selon les méridiens et les parallèles.

1. Les premiers paysages que l'on a des Etats-Unis sont ces espaces naturels gigantesques, sans limite apparente, à l'image du pays.

Le paysage naturel est un élément fondateur de la culture américaine. Depuis 1906, et sur décision du président des Etats-Unis, un monument peut être naturel ou historique. Un paysage peut donc être considéré comme un monument à part entière. C'est un monument par sa grandeur. Au XVIIIème siècle, les premiers paysages peints étaient représentés de façon gigantesque. Les hauteurs sont accentuées, exagérées, afin de renforcer la magnificence du lieu. Dans ces tableaux, un homme minuscule rappelle la force de la nature et les défis à surmonter. Il n'est qu'un élément de la nature qui semble le dépasser. Cette immensité et le reflet du don de Dieu, cadeau au peuple élu, en lien avec sa Destinée manifeste. Le divin est présent et s'offre à la vue et à la perception de tous. Les peintures du parc naturel du Yosemite expriment cette présence divine dans le soleil couchant dont les rayons viennent baigner d'une douce lumière ce paysage offert au spectateur.



Document 2. Le Grand Canyon. La nature est idéalisée et l'Homme bien petit. Photographie de M. Charlet.

Ces paysages représentés sont aujourd'hui observés directement. A la fin du XIXème siècle, les Américains inventent les chemins de traverse, les *parkways*, appelés parfois aujourd'hui *scenic byways*. La voiture est un moyen de transport adapté à la dimension de ces espaces. La vitesse y est limitée à 70km/h et les camions y sont interdits. Des points d'arrêts aménagés permettent d'observer le paysage. Cela étant, les modes de transports actuels favorisent plutôt l'uniformité de paysages autoroutiers toujours identiques. Le film *Cars* sorti il y a quelques années évoque ainsi l'histoire de cette route progressivement abandonnée qui se voit contournée et remplacée par une autoroute anonyme.



Document 3. Etalement urbain et densité à Los Angeles. Autoroutes qui se répètent et se prolongent à l'envi. Noter le décalage entre l'image et la représentation donnée dans les films.

2. Cela étant, le paysage n'est pas uniquement une observation de la nature. Les villes offrent aussi des paysages, ayant leurs caractéristiques propres. Ces paysages urbains sont le reflet de la ségrégation sociale mais aussi de la démocratie américaine.

Les paysages urbains reflètent la diversité de cette nation américaine aux origines diverses. Certains quartiers ethniques typés viennent le rappeler à l'image des *Chinatowns* dans les grandes villes américaines. Typés, ils n'en sont pas moins reconstruits de toutes pièces à travers une architecture néo-chinoise entretenant une image passée et attendue. A l'opposé, il est intéressant de noter qu'il est des paysages des paysages que l'on ne montre pas. Ainsi, les ghettos de Chicago et New York ne sont pas visibles, comme s'ils n'existaient pas. On prend alors conscience du poids de l'image du paysage qui fait exister, ou pas, un territoire.

En revanche, il est un point commun que l'on retrouve dans toutes les grandes villes américaines, à savoir des rues très souvent vides. Ces paysages urbains qui se répètent d'une ville à l'autre s'animent ponctuellement, à l'occasion de fêtes et célébrations diverses. C'est l'occasion de regroupements de populations d'origines différentes ou à l'inverse de l'affirmation d'une identité propre. En revanche, ces populations se retrouvent dans ces *malls*, grands magasins regroupant tous les services et commerces dont on peut avoir besoin. Le paysage est donc aussi à l'intérieur des bâtiments.



Document 4. Paysage du quotidien : la ville anonyme et vide de monde (Des Moines, Iowa). Les gens sont dans les Malls et parfois dans la rue quand une fête les emmène dehors.

D'autres quartiers urbains reflètent encore une ségrégation sociale. La *Suburbia* transcrit spatialement le mythe de la maison individuelle. Ni en ville, ni à la campagne, elle forme la périphérie urbaine, dans un espace considéré comme idéal. Les maisons sont sagement alignées, avec leur jardin et leur carré de pelouse, presque toutes identiques, selon un modèle qui se répète le long des rues. Identiques aussi comme ces populations qui les habitent. Il n'est pas de barrière car on est entre soi. Les barrières sont en fait ailleurs, à la limite de chaque *suburb*. Habiter ici demande d'abord l'acceptation des autres en étant comme les autres. La série *Desperate housewives* reprend et entretient cette image : villa gigantesque et cul-de-sac.



Document 5. Paysage d'un idéal de vie : les suburbs à Tenafly, (NJ). Proche de la nature et entre soi.

La ville exprime également l'idéal de cette démocratie. Les capitales sont le reflet de cette démocratie directe qu'apprécient les Américains et qui plonge ses racines dans le monde grec antique. Elle en reprend l'architecture avec ses frontons triangulaires et ses colonnades. Elle en reprend la démocratie directe considérée comme idéale mais tiraillée entre le pouvoir de l'Etat fédéral et celui des Etats fédérés. L'Etat est vécu au quotidien alors que la Fédération, « ce sont les gens de Washington ». Ce berceau de la démocratie se retrouve également en Nouvelle Angleterre, notamment dans le Connecticut, aux petites villes tellement belles, mais en partie fausses et réservées à de riches américains de la Mégapolis ou alors à des touristes de passage.



Document 6. Le capitol à Washington. Paysage de la démocratie qui se répète à travers les Etats-Unis.

3. Ces paysages sont aussi le reflet et l'expression de la construction, de l'entretien d'une identité et d'une culture construites à travers l'histoire. Le passé mythifié est ainsi reconstruit avec plus ou moins de bonheur.

Aller de l'avant... vers l'ouest avec un cinéma qui nous présente souvent les mêmes paysages naturels désertiques de Monument valley avec ses pitons rocheux. L'Ouest américain devient un décor, un arrière-plan dans lequel on projette cette liberté, cette conquête d'un territoire et la construction d'une nation. Cet espace libre que l'on peut s'approprier se retrouve dans les paysages d'une Prairie qui semble sans limite, sans fin et source d'une monotonie ennuyeuse quand on la traverse. Fenimore Cooper en fait un paysage à part entière dans son ouvrage *The Prairie*. Aujourd'hui, le paysage est revisité par la série "*la petite maison dans la prairie*". Un musée est même consacré à la mémoire de Laura Ingalls. A partir de 1996, on réintroduit 13 bisons qui ne remplaceront jamais les 50 à 100 millions massacrés afin de réduire les Indiens et les contrôler. On façonne donc une identité mais qui est en décalage avec la réalité d'alors. L'actuelle prairie comporte une végétation rase alors que les premiers colons se sont heurtés à une végétation très haute qui posait des problèmes pour avancer. L'Ouest est également modelé à Cody dans le Wyoming où l'on entretient de toute pièce une mémoire de Buffalo Bill. Aujourd'hui, cette plongée dans le passé se fait en empruntant la route 66 parcourue sur les chevaux modernes des bikers.

Ce passé mythique se doit aussi d'être grand et grandiose. On ne garde que ce qui contribue à cette grandeur, synonyme de puissance, et on efface le reste. Pourtant, le paysage est comme un palimpseste sur lequel on peut lire les traces d'un passé plus tout à fait présent mais encore perceptible. Ainsi, certains paysages industriels sont-ils progressivement effacés de nos mémoires. On ne les re-présente plus, on tente de les

cache et on en détruit parfois les bâtiments... Les paysages de dévastation de la ville de Detroit sont progressivement effacés de la ville et donc de nos mémoires. De 1,85 million d'habitants en 1950, la ville n'en compte maintenant que 714.000. Les maisons se vident, les bâtiments sont abandonnés et le temps fait son œuvre de destruction. Celle-ci est accélérée par les hommes qui suppriment des parties de la ville, remplacées par des friches sans âme. Il ne reste donc de cette ville en partie en ruine, que quelques images.



Document 7. Les paysages économiques ne sont pas les plus beaux ! L'industrie à Oregon, City que l'on veut oublier !

On peut effacer des paysages porteurs d'un passé dont on ne veut plus, mais il est aussi possible de reconstruire un passé que l'on a autrefois voulu faire disparaître. C'est le cas de ce passé survivant des Indiens qui redevient visible à travers des paysages façonnés dans ce sens. Dans le Dakota du Sud, au milieu de nulle part, les visages des présidents des Etats-Unis sont taillés dans la pierre du Mont Rushmore. On y sculpte non loin une statue de Crazy Horse présenté sur un cheval, mais achevée, si tout va bien en 2040. L'espace urbain est aussi le support de ce passé enfin accepté. A Washington, le National Mall est un paysage emblématique. Les musées donnent une vision de l'histoire qui s'élargit peu à peu : la guerre du Vietnam, le musée d'art africain mais aussi, et à nouveau, les Indiens d'Amérique. Le passé hispanique n'est pas en reste, mais ne se retrouve souvent que dans la toponymie. Parfois, une trace est encore présente. Ainsi, *El Pueblo de Nuestra Senora la Reina de Los Angeles de Porciuncula* qui est devenue Los Angeles, trouve son cœur dans l'église de Los Angeles toujours là, reconstruite et moderne.

Les paysages abordés sont donc le reflet de cette culture américaine. Lire ces paysages, c'est donc aller au-devant de la culture américaine. Mais, ces paysages ne sont pas figés pour l'éternité et évoluent, changent au fil du temps. Que ce temps soit météorologique et ne donne pas la même perception du Grand Canyon dans le brouillard ou par beau temps. Que ce temps soit celui de l'histoire, qui efface peu à peu

les traces laissées. Ces temps que l'on cherche à maîtriser et contrôler comme à Casa Grande dans l'Arizona : un bâtiment du XIVème siècle est couvert d'un toit pour le protéger des intempéries.

Du paysage extérieur qui s'efface, laisse place alors à un souvenir intérieur associé à l'émotion ressentie face à la grandeur ou la déception face au brouillard qui masque le point de vue. Le paysage continue alors à vivre au fond de soi, de façon personnelle.

Christian Montes

Notes: Vincent Jost